

Les grandes vacances

Jacques Brault

Volume 10, Number 3, Winter 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5951ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brault, J. (1995). Les grandes vacances. *Brèves littéraires*, 10 (3), 11–13.

Les grandes vacances

«Qu'est-ce que je suis venu faire sur ce mamelon brûlant ?» Il ahane et maugrée, le Président*. Ça ne lui ressemble pas. De petite taille et de grande érudition, il n'a pas manqué de commettre, entre deux friandes lectures de Salluste, une *Histoire des navigations aux terres australes*. Illisible. Quand on veut instruire à toute force... Mais pour l'heure l'ascension continue, et parmi les fumerolles qui le noircissent et le ratatinent en raisin de Corinthe, il regrette presque sa ville, son parlement, ses deux épouses, ses divers enfants et ses nombreuses maîtresses. Courir l'Italie et le guilledou, vraiment, quelle idée. Encore un effort, toujours un peu plus haut, comme disent ces damnés Jésuites, on verra bien le fin bout de l'organe, pardon : de l'histoire. Heureusement, il a mis à mijoter des lettres fausement familières où il épanche pour les amis sa drôlerie satyrique. Pour une fois, il aura du style. Pas comme ce faquin de Jean-Jacques, pissotière lacrymale propre à éteindre les pires volcans. Ouais. Montons. C'est la seule façon de grandir.

Dans son bavardage postichement intime, le Président se remémore les meilleurs moments de son voyage. L'œil infallible a vu tout ce qui compte : religion et politique indiscernables, monuments décrépits, marchés aux poissons et filles de joie. À Venise où les dons juans se la coulent douce en fiacres aquatiques, il a remarqué que les dômes de Saint-Marc aux mosaïques obscures et défraîchies « ressemblent bien mieux à des chaudières qu'à des coupoles. » Il a rencontré l'ambassadeur de France qui « ne connaissait pas plus d'une cinquantaine de femmes de qualité qui couchassent avec leurs amants. Le reste est retenu par la dévotion. » En ce jour quelconque du dix-huitième siècle, il se trouve en fâcheuse posture. « Qu'est-ce que je suis venu faire sur ce mamelon brûlant ? » Il a subitement des visions de décolletés invitants ; pas question d'y plonger, il faut maintenant se hausser vers l'enfer du pittoresque.

Il aurait dû s'attarder à Rome où les cardinaux certes sont un peu beaucoup spadassins, mais où des ouvriers soufflent joliment le verre et de gentes ouvrières leurs charmes à tout vent. Et il récite sa litanie ascensionnelle : Agatina, Angeletta, Catina, Camilla, Faustolla. Pourquoi s'être échoué à Naples dont la fameuse baie par temps calme n'est qu'une fesse plate ? Et puis, à franc parler, la reine avec son nez en gobille et le roi plâtré de niaiserie, c'est eux qu'on aurait dû emmener dans cette excursion où on se les calcine.

Le reste, il l'écrira en des intrications de chroniques, de mémoires et de romans, il folichonnera comme nombre de ses contemporains épistoliers.

Écoutez ce concert d'oiseaux, ils ont plus de cervelle que ne veut le croire une tradition scolaire qui a trouvé les motifs de son mépris chez les romantiques et les symbolistes poitrinaires. Ce français-là, cette langue enfin purgée des scories précieuses et des redondances oratoires, cette façon de dire les choses et de se dire soi-même n'appartient pas uniquement au siècle des profanes lampions. D'ailleurs les ombres n'en sont pas absentes ni les noirceurs de l'âme. Mais on tient à honneur de ne pas faillir à un naturel qui résulte d'une grande somme de travail. La maîtrise aisée cache les ennuis de l'effort et la mauvaise conscience se moque d'elle-même pour mieux clarifier la prescience qu'on a d'une fin d'époque.

Le Président toutefois n'a pas atteint le bout du monde. Il ne se demande plus «Qu'est-ce que je suis venu faire sur ce mamelon brûlant ?» Il a dégringolé à mi-escalade, se gaussant du fiasco. Voilà qui donnera une lettre amusante et matière à invoquer sainte Roseline, «chanteuse, jolie à ravir». Il en éternue de désir, poussant devant lui un nuage de suie. Adieu, Vésuve.

* Charles de Brosses (1709-1777), écrivain français, raconte un voyage qu'il fit en Italie dans *Lettres familières*. (ndlr)